



NOUVELLE REVUE

THÉOLOGIQUE

53 N° 5 1926

L'Encyclique sur les Missions

Pierre CHARLES (s.j.)

p. 321 - 329

<https://www.nrt.be/es/articulos/l-encyclique-sur-les-missions-3202>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'Encyclique sur les Missions

Le 28 février dernier Pie XI publiait l'encyclique *Rerum Ecclesiae*, reproduite dès le lendemain dans les *Acta Apostolicae Sedis* (1). Ce document est d'une importance capitale. On peut bien dire qu'avec l'encyclique *Maximum illud* (2) de Benoît XV, qu'elle complète et renforce, cette lettre pontificale donne aux missions catholiques leur charte définitive et inaugure une nouvelle époque dans l'histoire de l'apostolat chrétien. Les modernistes ont répété comme un axiome incontestable que, dans l'Église, l'autorité ne jouait jamais que le rôle d'un frein, et que les initiatives hardies lui déplaisaient. S'il fallait réfuter encore ces erreurs, on n'aurait qu'à citer les actes récents du Saint-Siège dans le domaine des missions. Les deux encycliques mentionnées ci-dessus sont non seulement une invitation pressante aux saintes audaces, elles sont un ordre formel, l'ordre de déposer toutes les timidités, d'en finir avec les aternoiements, de ne plus confondre la pusillanimité avec la prudence, de voir grand et de faire vite. Il est bien sûr que venant d'un simple missionnaire, les conclusions de ces encycliques auraient été, par la plupart de nos apôtres, traitées de chimères dangereuses. Une fois de plus il est prouvé que la véritable prudence n'a pas nécessairement l'allure traînante et qu'on peut être très sage en bousculant de gros préjugés bien assis depuis fort longtemps.

De quoi s'agit-il donc ?

Tout simplement de convertir à l'Église catholique le monde païen, c'est-à-dire de multiplier par quatre le nombre des fidèles actuellement existants. La tâche est formidable. Elle est urgente. Jamais le monde païen n'a été plus

(1) Vol. XVIII, n. 3, pp. 65-83. Voir plus loin p. 373.

(2) 30 nov. 1919.

accessible qu'aujourd'hui à l'apostolat catholique. Facilité croissante des communications, diffusion de l'instruction même supérieure, crises politiques comme en Chine, crise religieuse et sociale comme dans l'Islam, progrès économique et technique comme dans presque toute l'Afrique noire, autant d'occasions merveilleuses offertes à la pénétration chrétienne.

Les catholiques ne sont pas les seuls à s'en apercevoir. Le 26 janvier dans le *Central Hall* de Westminster trois mille délégués de l'Église anglicane ont participé à une grande « Convention Missionnaire ». Après le congrès pan-anglican de 1908, et la fameuse conférence mondiale d'Edinburgh en 1910, c'est la réunion la plus importante qui se soit tenue sous le contrôle de l'Église d'Angleterre. On veut obtenir de celle-ci un immense effort collectif pour l'évangélisation du monde entier. Des rapports détaillés ont mis en lumière la situation et les besoins de l'Afrique, de l'Inde, de l'Extrême Orient et de l'Islam, et avec une précision arithmétique un peu surprenante le secrétaire a conclu, qu'il fallait trouver immédiatement 433 nouveaux missionnaires anglicans pour soutenir les œuvres d'apostolat déjà existantes, qu'il faudrait 123 ouvriers de complément pour les nécessités urgentes, et chaque année 180 autres recrues pour boucher les trous creusés par la maladie, la mort ou la vieillesse. La seule Église anglicane s'apprête donc à jeter sur le front plus de 700 nouveaux missionnaires. Les secours financiers seront accrus dans la même proportion. Rien que pour l'Inde, la Convention réclame une majoration annuelle de 40.000 livres sterling, et pour faire face au mouvement actuel de conversions en bloc chez les aborigènes : 20.000 livres dès le début et 20.000 livres de revenu annuel. Ceci sans préjudice de ce que feront les non-conformistes, les protestants d'Amérique ou de l'Europe continentale, et sans tenir compte des ressources déjà fournies sur place par les églises indigènes (1).

(1) Cfr *The World Call to the Church*, 4 vol. sur l'Afrique, l'Extrême Orient, l'Inde et l'Islam. Troisième édition (depuis trois mois !) S. P. G.

Il faut reconnaître d'ailleurs que la préparation technique des missionnaires protestants est l'objet de plus de soins que celle des nôtres. Nous ne possédons encore nulle part en pays catholique un établissement comparable à la *Kennedy School of Missions* (Hartford, Connecticut, U. S. A.) avec ses cours de phonétique, de psychologie, de sociologie, d'histoire comparée des religions, d'histoire des missions, d'ethnographie, etc... Et la Kennedy School n'est pas la seule. On en compterait facilement une vingtaine du même type, avec des bibliothèques spéciales dépassant les 100.000 volumes.

Mais le vice de la plupart de ces organisations protestantes, c'est la défaillance de la doctrine. Le missionnaire est médecin, savant, naturaliste, historien, mais il n'a plus de théologie. Dans les écoles préparatoires, à la *Kennedy School* par exemple, professeurs et élèves peuvent appartenir à n'importe quelle « dénomination », ils peuvent croire ou ne pas croire à l'Eucharistie, admettre ou maudire l'épiscopat et le sacerdoce, prôner ou renier l'absolution ou le culte des saints ou la prière pour les morts. Le résultat de cette nouvelle confusion des langues et des idées, c'est la substitution à la doctrine chrétienne d'une sorte de philosophie humanitaire, attendrie par des souvenirs galiléens.

Et c'est une joie profonde pour le catholique de lire, après le *World Call to the Church*, l'encyclique *Rerum Ecclesiae*. Ici, pas de réclame inutile, pas d'hésitation, pas de sentimentalisme. On sent que c'est toute une Église, toute l'Église qui se meut d'un seul élan vers la colonne de lumière, sur le chemin de la Terre des Promesses. La netteté des affirmations pontificales est bienfaisante comme une guérison. « L'Église n'a qu'une tâche : étendre par le monde entier le règne de Dieu et rendre tous les hommes participants de la rédemption ». On y a travaillé depuis dix-neuf siècles, mais au lieu du lyrisme oratoire, qui n'a jamais coûté bien cher et qui vaut ce qu'il coûte ; au lieu des phrases triomphales

sur le succès de l'apostolat, le Pape nous dit avec la clairvoyance d'un chef qui critique une opération d'ensemble, que le résultat n'est pas satisfaisant. L'histoire des missions tout entière corrobore cette conclusion courageuse. Pour réussir il faudra *beaucoup* plus d'ouvriers et beaucoup mieux instruits; il faudra beaucoup plus de coopération de la part de tous les fidèles, surtout de la part du clergé. C'est bien d'une mobilisation générale que le Saint Père dessine le plan. Comme jadis quand la chrétienté s'en allait vers les lieux saints, *ad recuperandam Sanctam Jerusalem*, il faut aujourd'hui, nous dit le Pape, que partout, dans les écoles, les couvents, les assemblées pieuses, des prières spéciales soient perpétuellement offertes pour la conversion du monde païen. Il faut que des vocations soient suscitées en grand nombre.

Et qu'on n'objecte pas que pour convertir des païens il n'est pas nécessaire de quitter l'Europe et qu'il est sage de christianiser d'abord nos pays avant d'exporter nos prêtres aux antipodes! La question n'est pas d'abord de convertir mais de fournir aux âmes les *moyens* de se convertir et de trouver Dieu; et il est trop évident que les masses profondes du paganisme sont infiniment plus dénuées de secours spirituels que les populations de nos villes, qui naissent sans baptême et meurent sans prière, à l'ombre même de nos clochers. Le seul diocèse de Patna (Indes) a 26 millions d'habitants et n'a pas douze prêtres. Pour les 400 millions de Chinois il n'y a pas trois mille prêtres. Pour évangéliser les musulmans, qui sont 200 millions (1) on ne trouverait sans doute pas aujourd'hui, sur le chantier, plus de deux cents missionnaires. Où donc, chez nous, rencontre-t-on pareille détresse? En Europe, presque partout, le prêtre est accessible à l'âme de bonne volonté, mais en Asie et en Afrique les mains se tendent et les cris se répètent depuis des siècles sans que le secours spirituel soit même *offert*.

(1) Il est très difficile d'obtenir une statistique un peu précise à ce sujet. Le *Whitaker's Almanack* donne 221 millions; d'autres refusent de dépasser 180 millions; d'autres parlent de 300 millions...

Aussi le Pape ne craint pas, à la manière des myopes et des pusillanimes, de dépeupler les séminaires et les diocèses au bénéfice des champs de missions. Ces sacrifices seront payés par Dieu avec usure, et il n'y a pas d'exemple d'un diocèse qui ait périclité parce qu'il avait fourni un contingent *trop* important de missionnaires. Que l'on parle donc des missions, *quoties et ubicumque licuerit* ; qu'on sème partout des germes de vocation ; que les séminaires et les œuvres catholiques adoptent un ou plusieurs séminaristes indigènes et payent son entretien ; tout ce qui se fera dans ce genre est d'avance béni par le Saint-Siège.

Puis s'adressant aux vicaires et aux préfets apostoliques et à tous les supérieurs des pays de mission, le Pape reprend la grave question de la formation *immédiate* et complète d'un nombreux clergé indigène. On a fait quelque chose, dit-il, mais beaucoup trop timidement et avec trop de lenteur. On est encore beaucoup trop éloigné du but : *nimio longius absumus*. Et d'un geste souverain il anéantit une à une les vieilles objections solennelles. On a prétendu pendant tout le XIX^e siècle et avant lui que le clergé indigène ne pouvait se recruter qu'après trois ou quatre générations chrétiennes, et que les païens « portaient dans leur sang on ne sait quel ferment qui demande à être épuré » (1). Les hommes sages, « signalés par une longue expérience » qui se trouvaient réunis à Macao lorsque le P. Valignani, visiteur des Indes, y séjourna en 1576, assuraient de la même façon « qu'on perdrait entièrement sa peine de tâcher à gagner les Chinois à la foi » (2) et s'efforçaient de prouver au P. Valignani que le chinois est, par nature, inconvertissable. Ce sont ces préjugés qui ont empêché jadis de doter l'admirable chrétienté japonaise du XVI^e siècle d'un clergé suffisant ; ce sont eux qui ont rendu impossible, au Paraguay, la création de communautés de religieuses, alors que tout était providen-

(1) Cfr MARNAS. *La religion de Jésus ressuscitée au Japon*, t. II, p. 497.

(2) Cfr TRIGAULT, S. J. *Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine*, Lyon, 1616, p. 231-232.

tiellement préparé pour leur éclosion (1); ce sont ces préjugés qui, depuis l'encyclique *Rerum Ecclesiae* prennent figure de désobéissance.

Il est trop clair que l'Europe romaine ou barbare n'a pas eu pendant trois ou quatre générations des apôtres importés et que le fameux « ferment à épurer » n'a pas empêché les premiers missionnaires de nos contrées de recruter tout de suite sur place le clergé nécessaire. Le Pape le rappelle explicitement et il en tire la conclusion pratique. Et qu'on ne dise pas que ce monde occidental était mieux que l'Orient ou l'Amérique préparé à recevoir l'Évangile. L'histoire sincère dément cette légende paresseuse. L'Inde, la Chine et le Japon dépassaient de beaucoup, dans tous les domaines, la civilisation mérovingienne. L'art, la poésie, la philosophie même de l'Orient peuvent soutenir fort avantageusement la comparaison avec la culture grecque, autrefois si vantée et dont les énormes lacunes et les trop réels méfaits commencent à éclater aux yeux des moins clairvoyants. Le Saint Père nous rappelle que les Asiatiques n'ont pas moins d'esprit que les Européens et que souvent ils en ont plus (2) et que, par conséquent, aucune raison valable n'existe de les traiter en inférieurs ou de n'admettre leur clergé que comme auxiliaire subalterne. Ce clergé doit normalement gouverner.

C'est le missionnaire européen qui, normalement encore, est l'auxiliaire; c'est lui qui doit aider le clergé indigène à se constituer, c'est lui qui doit lui céder la place, et même la première place, dès qu'il est en état de l'occuper; c'est lui qui doit, quittant le terrain déjà conquis à l'Évangile, porter plus loin dans les régions encore païennes l'activité de son zèle, ses ressources financières et ses aptitudes de bon pionnier. S'il s'obstine à rester sur place et à gouverner les églises déjà formées, il ne se trouvera jamais en nombre

(1) Cfr par exemple : *Litterae annuae provinciae Paraquariae*, a P. JACOBO DE BEROA, trad. lat. du P. de Hamal, Lille, 1642, p. 294 et 295.

(2) Ingenii doctrinaeque fructibus saepe antecedunt et praestant.

suffisant pour assumer en outre la besogne de la propagation de la foi. Ce fut l'histoire de l'ancien Japon avec son clergé européen déficitaire et son clergé indigène presque inexistant : le soin des fidèles déjà baptisés absorbait toute l'activité des missionnaires et on ne parvenait plus à pousser largement la conquête.

Le séminaire indigène est donc un instrument de première nécessité dans les missions. Trop longtemps on a cru que l'activité du missionnaire était suffisamment justifiée dès qu'il « sauvait des âmes ». Le Pape indique clairement que le but de l'apostolat n'est pas d'abord de sauver des âmes mais de construire l'établissement de salut, c'est-à-dire l'Église permanente dans chaque contrée.

Avec le clergé il faut organiser, le plus vite et le plus solidement possible, les congrégations indigènes de religieux et de religieuses. Il est très bon, sans doute, dit l'encyclique, que les ordres missionnaires européens se recrutent sur place parmi les indigènes, mais pour donner le développement complet à la vie religieuse d'un pays, il faut le doter de ces congrégations purement indigènes. Il est clair en effet que dans des ordres européens, où ils resteront toujours en minorité, les indigènes ne parviendront presque jamais au gouvernement, et ici encore on voit paraître l'idée centrale de l'encyclique : il ne faut pas que l'indigène soit traité en subalterne ; il a autant de droits que l'Européen dans l'Église ; il en a, plus que l'Européen, dans son pays.

La vie contemplative, le monastère, sont des institutions traditionnelles, séculaires, dans tout l'Orient. A part quelques essais récents, l'apostolat catholique n'a pas encore utilisé cette forme de pénétration religieuse. On a fait des paroisses par milliers ; mais on compte sur ses dix doigts les monastères masculins indigènes. Le pape veut que ceux-ci se multiplient et que l'âme de l'Orient s'y retrouve, cette âme si désireuse de contemplation, de solitude et de prière, depuis les jours de Mahavira ou de Çakya-Mouni, du prince Shotoku ou du roi Açoka, de Kobo-Daishi et des 80.000 moines de Koya-san,

Leur grand désir, béni cette fois et purifié par le Christ, pourra être exaucé. La Trappe de Péking est la preuve irrécusable que les formes les plus rudes de la pénitence chrétienne, loin d'effrayer ces orientaux, les séduisent et les trouvent dignes d'elles.

Enfin, contre les antiques préjugés qui taxent d'orgueilleux les intellectuels des pays païens et qui voudraient réserver les faveurs de l'apostolat aux « humbles » et aux pauvres, le Pape rappelle énergiquement que, faute de s'imposer à l'élite, le christianisme ne sera jamais qu'une religion diminuée et précaire. Il est donc indispensable de gagner au Christ les têtes pensantes, les conducteurs, les gardiens des traditions philosophiques, artistiques, sociales des pays d'Orient : besogne formidable qui n'est qu'à peine amorcée de-ci de-là et pour laquelle toutes les énergies du peuple chrétien seront requises. On ne peut pas raisonnablement demander à l'ouvrier apostolique déjà surchargé de besogne de composer de gros ouvrages sur la philosophie hindoue ou d'étudier dans le détail la doctrine du Zen ou du Shingon. Il faut donc que d'Europe, il faut que de nos séminaires et de nos universités parte l'aide et jaillisse la lumière ; il faut que des sociétés savantes se créent, et que des écoles de hautes études se fondent pour explorer la sagesse orientale et ne plus laisser le monopole de ces recherches aux protestants ou aux rationalistes. Ceci ne se fera pas en un jour, mais la parole du Pape aura au moins fermé définitivement la bouche à ceux qui reprochaient à certains missionnaires d'étudier les philosophies de l'Inde et qui croyaient pouvoir traiter par le mépris et l'ignorance l'immense effort intellectuel de l'Asie ancienne et moderne.

La Pape a prononcé les paroles décisives. Son encyclique est une charte de libération. Elle est pleine de sagesse et de hardiesse, pleine de bonté surtout pour tous les païens qu'il faut amener au Christ.

Et on ne peut pas sans émotion lire cette petite phrase qui la termine et dans laquelle le Souverain Pontife nous rappelle que la Sainte Vierge, la Mère unique des âmes, n'a pas moins de tendresse pour les païens, qui ne savent pas

qu'ils sont rachetés, qu'elle n'en a pour nous, les vieux chrétiens, toujours portés à croire que notre valeur vient de notre mérite et non du don gratuit de Dieu.

Une période nouvelle vient de s'ouvrir dans l'histoire de l'apostolat catholique, et la parole du Saint Esprit a retenti *usque in fines terrae*, pour le salut d'innombrables multitudes et l'extension universelle de la Sainte Église catholique.

Tous ceux qui ont travaillé, qui ont souffert ou qui souffrent encore au service de cet idéal divin, se seront réjouis en lisant et en relisant l'encyclique *Rerum Ecclesiae*. Ne pas croire qu'elle sera bienfaisante, redouter qu'elle n'attise « l'orgueil des indigènes » serait une bien misérable manière de manquer de foi.